

Alexis de Tocqueville

Christian Dubois

Le destin de l'œuvre de Tocqueville apparaît à bien des égards paradoxal: rapidement considérée comme une des contributions essentielles de la science politique du XIX^e siècle aux États-Unis, elle a été longtemps marginalisée dans son pays d'origine. Il faut dire que le rapport de Tocqueville aux Français, et plus particulièrement au monde universitaire, n'est pas simple: ignorer ou minorer sa pensée dérangeante a été l'attitude confortable qui a longtemps prévalu avant sa redécouverte hexagonale par Raymond Aron¹ puis par François Furet². La crise, à la fois politique et intellectuelle du courant marxiste dans les années 1980, achève le retour à la mode du penseur de la « moyennisation » et de l'inutilité des révolutions. Intronisé porte-drapeau du libéralisme, Tocqueville est ainsi mis à contribution par les adversaires les plus irréductibles de l'État³ pour justifier les évolutions présentes et désirées vers la toute-puissance du marché. Fort heureusement, des analystes plus conséquents de l'œuvre ont montré et montrent encore aujourd'hui le caractère réducteur d'une telle grille de lecture. C'est qu'en effet, chez Tocqueville, liberté et égalité ne doivent pas être opposées mais rendues compatibles. La pensée de Tocqueville est irréductible à ces oppositions simplistes parce que, cherchant à épouser le réel, il se livre à une analyse minutieuse de diverses sociétés (les États-Unis d'Amérique, l'Ancien Régime...) pour mieux comprendre la « modernité », c'est-à-dire les transformations majeures qui ont fait basculer le monde, essentiellement occidental, dans l'organisation économique, sociale et politique qui s'impose à partir du XVIII^e siècle. Le propos est complexe c'est-à-dire nuancé, évolutif, certains diraient même contradictoire. N'espérons pas trouver chez notre auteur des concepts s'emboîtant les uns dans les autres avec une logique formelle implacable, ... domestiqués. Cet ardent défenseur de la liberté n'est jamais rentré dans un mode de pensée corseté⁴, bien au contraire il se laisse guider par la progression de sa réflexion qui le conduit souvent bien loin du but initial et parfois à de véritables apories comme l'atteste sa correspondance⁵.

L'actualité de Tocqueville tient d'une part à la pertinence d'une synthèse ouverte de la diversité des influences qui traversent la société démocratique et la certitude que les tendances fondamentales de l'évolution sociale laissent aux hommes l'exercice d'une liberté effective leur donnant la capacité d'influer le cours des choses: « [La Providence]... trace, il est vrai, autour de chacun de nous un cercle fatal dont on ne peut sortir; mais dans ces vastes limites, l'homme est puissant et libre; ainsi des peuples » (D.A. II p. 402) et d'autre part au projet de fusion de l'égalité (providentielle) et de la liberté (citoyenne) qui met

1. Dans *Les Étapes de la pensée sociologique* (Gallimard, 1967) il en fait un des fondateurs de la sociologie aux côtés de Comte, Marx, Durkheim, Weber...

2. Dans *Penser la Révolution française* (Gallimard, 1979) il le met au premier rang des analystes de l'événement.

3. Suivant l'exemple de l'économiste et philosophe Hayek qui intitula un de ses ouvrages majeurs, *La route de la servitude* (1946, trad. française PUF, 1985), en reprenant une citation de Tocqueville: « À côté de la route qui, partant de l'égalité, conduit à l'anarchie, ils ont enfin découvert le chemin qui semble mener invinciblement les hommes vers la servitude » (D.A. II, p. 397). N.B.: la pagination correspond à l'édition citée en bibliographie.

4. Furet considère que le « système » de Tocqueville se réduit à deux propositions simples: 1) l'opposition société aristocratique/société démocratique, 2) l'inévitabilité du développement de cette dernière; son œuvre consiste à développer de façon subtile et nuancée ces deux propositions (préface à D.A. I, p. 7 à 13).

5. « Je me livre au mouvement de mes idées, me laissant entraîner de bonne foi d'une conséquence à une autre. Il en résulte que tant que l'ouvrage n'est pas terminé, je ne sais précisément où je vais ni si je terminerai jamais. » écrit-il à J.-S. Mill à propos de la rédaction de la D.A. II (Lettre du 19 novembre 1836, citée par F. Mélonio, p. 87).

l'accent sur la participation nécessaire mais non exclusive, source et résultat du lien social, productrice et produit de la société.

Ceci invite à mieux connaître l'homme avant de le suivre à travers les œuvres majeures que sont *De la démocratie en Amérique* (I et II) et *L'Ancien Régime et la Révolution* mais aussi d'établir des ponts entre ses différents écrits participant au déchiffrement des concepts essentiels qui se donnent rarement d'emblée et forment pourtant l'armature d'une pensée subtile et cohérente.

“Biographie essentielle

La réalisation d'une biographie rigoureuse de Tocqueville a souffert de deux maux successifs. Le premier, dès après sa mort le 16 avril 1859, a été la volonté de ses proches et des opposants au Second Empire de lui construire une vie exemplaire, propre à renforcer l'impact de sa pensée. Cette « canonisation¹ » contribue à la deuxième difficulté : au moment où Tocqueville perd tout intérêt par rapport à la conjoncture politique et que son œuvre tombe dans l'oubli, on ne retient de lui que la fausse image d'un homme, sombre, austère, quelque peu sentencieux, une sorte de moraliste un peu ridicule². Il faudra attendre 1984 et le travail d'André Jardin³. Mobilisant l'ensemble des matériaux disponibles, il constitue à ce jour l'incontournable référence sur une vie qui éclaire les questionnements de l'œuvre : le fils d'aristocrate se confronte à la démocratie, le jeune intellectuel français à la vitalité brutale de l'Amérique, le penseur à l'action politique, l'exilé de l'intérieur à l'histoire de son pays.

I. LA JEUNESSE D'UN FILS DE L'ARISTOCRATIE FINISSANTE

Alexis-Charles-Henri Clérel de Tocqueville est né le 29 juillet 1805 à Paris d'Hervé de Tocqueville, issu d'une lignée remontant à 1066, et de Louise de Rosanbo, petite fille de Malesherbes, apparentée à Chateaubriand et à Le Peletier de Saint-Fargeau. Ce couple d'aristocrates, marié en janvier 1793, se trouve bien vite confronté à la Terreur. Emprisonnés en même temps que Malesherbes, ils n'échappent à l'échafaud que grâce à la chute de Robespierre. Cette expérience profondément traumatisante pèsera sur toute leur existence et bien évidemment sur l'éducation

de leurs trois enfants : Hippolyte, Édouard et Alexis, le benjamin.

Esprit ouvert et curieux, Hervé de Tocqueville accueille 1789 avec enthousiasme avant de s'éloigner définitivement de la Révolution après la chute de la royauté. Promu préfet au retour des Bourbons il affiche désormais un légitimisme intransigeant. Il finira pair de France et publiera des mémoires et des ouvrages historiques et juridiques. Ce goût partagé pour les exercices intellectuels est sans doute à l'origine du vif attachement de Tocqueville pour son père mais l'influence de ce dernier sur l'élaboration de sa pensée semble avoir été assez réduite, même s'il convient de souligner qu'il attribue à l'absolutisme, à l'abaissement de la noblesse et à sa réceptivité aux Lumières un rôle majeur dans l'effondrement de l'Ancien Régime. Sa mère, elle, à la suite de la Révolution, a développé un catholicisme ardent associé à un véritable culte pour la monarchie et pour Louis XVI, roi martyr ; Tocqueville en a été profondément marqué, on peut y voir la source psychique de son aversion pour la foule et les mouvements politiques violents. Outre ses parents, son précepteur (qui fut aussi celui de son père), l'abbé Lesueur, a joué un rôle essentiel dans la première formation du jeune Alexis ; ce prêtre réfractaire, influencé par le jansénisme, mettait en œuvre d'une façon débonnaire des principes d'éducation très Ancien Régime. Tocqueville lui doit sans doute l'influence déterminante de Pascal.

En 1820, Hervé de Tocqueville, alors préfet à Metz, y fit venir son fils pour y suivre brillamment une scolarité littéraire au collège royal. Là, Alexis se lie avec des jeunes issus de milieux bourgeois et connaît les émois de l'adolescence ; il va jusqu'à croiser le fer pour, semble-t-il, le cœur d'une demoiselle. L'idylle avec cette jeune fille sans fortune répondant au prénom de Rosalie va durer quatre ans et s'achever lorsque le jeune aristocrate cédera à la pression de son milieu, affolé par cette mésalliance. Surtout, il confronte l'expérience sociale messine à la lecture des philosophes du XVIII^e siècle, abondamment représentés dans la bibliothèque de son père. Ainsi Tocqueville étudie Montesquieu, dont la méfiance à l'égard du pouvoir jouera un rôle central dans sa pensée, à tel point qu'on en fera son héritier. Mais il lit aussi Voltaire et Rousseau qui sont à l'origine de la crise intellectuelle

1. Selon l'expression de F. Mélonio (p. 166) faisant référence au discours de Lacordaire, son successeur à l'Académie française et au zèle de ses amis, notamment G. de Beaumont.

2. En 1881 Édouard Pailleron fait jouer une pièce *Le Monde où l'on s'ennuie* et remporte un vif succès en truffant le texte de l'expression « comme dit Monsieur de Tocqueville » à chaque fois qu'il s'agit d'exprimer sentencieusement une banalité (cité par F. Mélonio, p. 242).

3. Alexis de Tocqueville, Hachette, 1984.

qu'Alexis connaît à l'âge de seize ans: le doute¹ s'insinue tant vis-à-vis de la religion, avec laquelle il aura toujours un rapport ambigu², que des valeurs aristocratiques, apprises dans son enfance. Il en mesure le décalage par rapport à la société de son époque, sans pour autant remettre en cause l'héritage familial d'attachement à la monarchie légitime. Parmi ses contemporains, il découvre Thiers, historien de la Révolution, dont il n'apprécie guère la vision cynique de l'histoire. Même si Tocqueville lui-même ne l'évoque pas clairement, c'est sans doute pendant cette période que s'élabore sa grande thèse sur l'égalisation inéluctable des conditions.

Reçu aisément bachelier, il renonce à la carrière des armes et entreprend des études de droit à Paris de 1823 à 1826 où il s'initie à la réflexion politique qui l'intéresse beaucoup plus que le droit proprement dit, il obtient d'ailleurs sa licence de justesse. Son père réussit à le faire nommer juge auditeur (c'est-à-dire stagiaire) à Versailles en 1827 où il rejoint Gustave de Beaumont qu'on retrouvera à plusieurs étapes essentielles de sa vie. Il profite du temps entre la fin de ses études et sa prise de fonction pour entreprendre avec son frère Édouard un voyage en Italie pendant lequel il prend des notes dans lesquelles, après des tentatives peu probantes de méditations sur les ruines de Rome à la manière du cousin Chateaubriand, transparaissent ses capacités d'observation et les interrogations sur le despotisme, la liberté, l'aristocratie, le peuple qui constitueront son « vrai chemin », selon l'expression de Beaumont.

L'apprentissage du travail de magistrat lui laisse suffisamment de loisirs pour qu'il complète sa formation intellectuelle. Il fréquente alors les cours de Guizot, autre personnage qui croquera souvent les traces de Tocqueville. Il en retient une vision de l'histoire qu'il fera sienne dans laquelle le poids des circonstances n'empêche pas l'homme d'être acteur et donc responsable du caractère bienveillant ou non de son cours. Il étudie, avec Beaumont; l'économie politique à travers l'œuvre de Jean-Baptiste Say, il reconnaîtra plus tard son peu de compétence dans ce domaine mais aussi le scepticisme que lui inspire la vision optimiste des libéraux français de l'époque.

La chute de Charles X en juillet 1830 plaça Tocqueville dans une situation difficile: légitimiste, bien que sévère pour les ultras, il doit prêter serment à contrecœur au nouveau roi Louis-Philippe. Il se trouve confronté à un dilemme: soit

il persiste à poursuivre une carrière juridique, désormais handicapée par ses sympathies politiques, soit il assume ce qui l'intéresse vraiment: conduire une réflexion sur la société nouvelle prolongée par une action politique. Une formidable occasion de ménager l'avenir lui est offerte lorsque Beaumont obtient du nouveau gouvernement la mise sur pied d'une mission chargée d'étudier le système carcéral américain.

II. LA GLOIRE PRÉCOCE DE L'ANALYSTE DE LA DÉMOCRATIE

Au-delà de la conjoncture politique, le voyage en Amérique du Nord rencontre les interrogations du jeune Tocqueville. Il désirait découvrir « ce qu'est une grande République³ » écrit-il dès août 1830. Ses lectures, ses premières expériences de l'existence et les événements récents l'avaient convaincu de la nécessité d'étudier la montée de la démocratie là où elle semblait dans l'état le plus avancé; il va chercher en Amérique « plus que l'Amérique ». Le voyage se déroule d'avril 1831 à mars 1832 et conduit les deux amis à découvrir les États-Unis de l'époque: New York où ils restent plusieurs mois, la région des Grands Lacs (avec un court passage au Canada), Boston, Philadelphie, Cincinnati, La Nouvelle-Orléans; périple qui, à l'époque, prenait les allures d'une aventure quelque peu risquée dès qu'on s'éloignait de la côte atlantique. Si l'objet officiel du voyage, n'est pas perdu de vue (visite de pénitenciers à New York, Philadelphie, Boston), il est surtout l'occasion de nouer des contacts et d'obtenir des informations sur l'ensemble de la société américaine (que Tocqueville note précieusement sur un carnet et qu'il complète en envoyant de véritables questionnaires à ses interlocuteurs). Convaincu de l'impossibilité d'un retour à une société aristocratique mais sceptique sur la démocratie à travers l'exemple français, il découvre en Amérique une démocratie du possible répondant à son intuition fondamentale. La société américaine, construite sur un espace vierge, est d'emblée démocratique et s'ordonne toute entière autour du principe fondamental de l'égalité des conditions, ce « fait générateur » à partir duquel se comprennent les caractéristiques essentielles d'un nouveau type de société, la société démocratique. La décision d'écrire un ouvrage pour en témoigner est prise, semble-t-il, dès octobre.

De retour en France, Tocqueville doit cependant s'atteler, avec Beaumont, à une tâche préalable: la rédaction d'un mémoire sur le système pénitentiaire américain. Celui-ci paraît en janvier 1833 et vaut à leurs auteurs une

1. « Ma vie s'était écoulée jusque-là dans un intérieur plein de foi qui n'avait pas même laissé pénétrer le doute dans mon âme. Alors le doute y entra, ou plutôt s'y précipita avec une violence inouïe... » écrit-il trente ans plus tard (Lettre à Mme Swetchine du 26 février 1857, *Lettres choisies-Souvenirs*, p. 1244).

2. Une incapacité personnelle de croire s'associe à la conviction de la nécessité de la croyance dans le cadre de la société démocratique.

3. Lettre du 26 août 1830 à Eugène Stoffels (*Lettres choisies - Souvenirs*, p. 157).

certaine réputation. Parallèlement les tensions politiques, notamment la révocation de Beaumont, conduisent Tocqueville à quitter la magistrature pour embrasser la profession d'avocat. Il ne plaidera, semble-t-il, qu'une seule fois. Il faut dire qu'il est accaparé par une tâche autrement plus importante, l'élaboration de son ouvrage sur la démocratie en Amérique. Un séjour d'un mois en Angleterre en 1833 apporte l'éclairage d'une troisième configuration (à côté des États-Unis et de la France) de l'émergence d'une société démocratique puisqu'il est désormais clair pour Tocqueville que c'est la question fondamentale qu'il va s'efforcer de traiter. Pour compléter sa documentation et les notes prises au cours du voyage, il se fait résumer divers ouvrages juridiques et politiques sur les États-Unis. Il rédige un ouvrage centré sur la société politique américaine dont il tire des implications d'une portée plus générale.

La première « Démocratie » paraît le 23 janvier 1835 et obtient d'emblée un immense succès¹. La plupart des journaux couvrent le livre d'éloges mais souvent à partir d'une lecture superficielle, voire erronée. La renommée de l'ouvrage atteint vite l'Amérique et s'étend à l'Angleterre. John Stuart Mill en fait un compte rendu enthousiaste, même s'il laisse entrevoir des divergences profondes, et propose à Tocqueville de collaborer à sa propre revue².

L'ouvrage s'inscrit dans un contexte où interfèrent la conjoncture politique de la Monarchie de Juillet et les interrogations philosophiques sur les formes de gouvernement. Si on écarte les tenants d'un retour à un régime aristocratique traditionnel, la première « Démocratie » se trouve au cœur d'un triple débat. La question de la souveraineté populaire place Tocqueville entre les tenants d'une souveraineté bornée par le droit de suffrage (cens en particulier) ou par la sagesse même du peuple qui lui fera choisir ses gouvernants au sein d'une classe éclairée et les partisans d'une souveraineté effective, absolue et nécessairement bonne³. Tocqueville, suivant la référence américaine, défend l'exercice effectif de la souveraineté populaire à travers le suffrage universel mais il n'existe aucune certitude qu'il produira le meilleur mode de gestion de la société dans l'intérêt du peuple. Tocqueville se place sans hésitation dans la mouvance de Montesquieu, renforcé dans sa conviction par l'exemple américain où trois pouvoirs différents et éventuellement

opposés procèdent de la même légitimité populaire. Contre une longue tradition française, il plaide pour les pouvoirs locaux et le rôle positif des associations dans la démocratie. Il heurte enfin la conviction ancrée, notamment chez les républicains, que seule la France a vocation à donner au monde un modèle d'organisation politique, les commentaires mettent alors l'accent sur les interrogations de l'auteur concernant l'avenir des États-Unis (le problème de l'esclavage en premier lieu) pour réfuter toute prétention de la démocratie américaine à l'exemplarité.

Cette même année 1835, Tocqueville se rend avec Beaumont en Angleterre et en Irlande précédé d'une réputation flatteuse due à la première « Démocratie » même si celle-ci n'est pas encore traduite. Il visite les centres industriels des Midlands et analyse les sociétés anglaise et irlandaise. Il tirera de ce voyage des matériaux pour la seconde « Démocratie » et pour ses travaux sur le paupérisme. Une autre raison, sentimentale celle-ci, l'avait conduit à effectuer ce voyage : régler les détails de son mariage avec une anglaise roturière, Mary Mottley. La cérémonie est célébrée le 26 octobre à Paris. Cette fois-ci Tocqueville avait bravé les réserves familiales. Le couple n'eut pas d'enfant à la grande tristesse d'Alexis. Il lui doit sans doute une meilleure connaissance de la pensée anglo-saxonne, renforcée par l'usage de l'anglais comme langue intime du couple.

Tocqueville, à travers une seule œuvre, accède à la renommée littéraire et va se consacrer à divers essais. Les deux premiers sur le paupérisme où il prend ses distances avec la vision moralisante de la pauvreté (le pauvre est responsable de sa pauvreté), dominante dans la classe dirigeante de l'époque et relayée par les économistes libéraux (Malthus ou Say, par exemple), il développe l'idée que le paupérisme résulte d'abord de l'industrialisation et appelle des solutions collectives (notamment des associations ouvrières visant à organiser la prévoyance) ; réticent devant une aide systématique aux pauvres il admet cependant que l'État ne peut rester à l'écart d'un tel problème de société. En réponse à une commande de J.-S. Mill, il écrit un article sur l'état social et politique de la France avant et après 1789, il y développe déjà la thèse que la Révolution a violemment traduit les mutations inéluctables d'une société aristocratique vers une société démocratique. Enfin il publie deux lettres sur l'Algérie attestant un intérêt pour cette question qui ne se démentira pas⁴. Sa réputation le conduit à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1838.

1. Pour l'époque! 6000 exemplaires de 1835 à 1839 selon F. Mélonio, p. 44.

2. Mill était, selon Tocqueville, le seul à l'avoir compris en profondeur (P. Thierry, introduction à J.-S. Mill, *Essais sur Tocqueville et la société américaine*, Vrin, 1994, p. 7).

3. « Pour être bon, le peuple n'a besoin que de se préférer lui-même à ce qui n'est pas lui » (Robespierre, *Sur le gouvernement représentatif* cité par P. Rosanvallon, *Le sacre du citoyen*, Gallimard, 1992, p. 176).

4. L'essentiel des textes de Tocqueville sur l'Algérie se trouvent dans *Œuvres complètes*, tome III, volume I, Gallimard, 1962.

Mais, pendant cette période, c'est l'élaboration difficile d'une suite annoncée et jugée nécessaire à la « Démocratie » qui accapare l'essentiel de son activité intellectuelle. La seconde « Démocratie », publiée en 1840, déconcerte par rapport à la première par son caractère beaucoup plus abstrait: il s'agit d'une réflexion sur l'homme démocratique. L'exemple américain est le point de départ d'une analyse élaborée de l'émergence et du devenir de la société démocratique. L'accueil est réservé: on reproche à Tocqueville de se laisser aller à des développements philosophiques au lieu de s'en tenir à une stricte tâche d'historien. Une vive incompréhension se manifeste à l'égard de l'auteur que la dénonciation des risques de la démocratie font passer pour un de ses adversaires. C'est encore d'Angleterre que viendra l'appréciation la plus élogieuse et la plus pertinente puisque Mill n'hésite pas à faire du livre le premier grand ouvrage de philosophie politique consacré à la démocratie moderne¹. Cependant, il nuance le compliment par des restrictions fondamentales concernant certaines caractéristiques de la société en devenir. Proudhon est un autre lecteur critique qui trouve dans la dénonciation des risques de la société démocratique matière à alimenter sa propre réflexion, notamment dans le décalage entre démocratie et liberté, il retient de Tocqueville la défense de la démocratie locale mais dans une perspective d'organisation générale de la société qui va très au-delà de celle de notre auteur, tout en réprochant les moyens préconisés pour limiter les excès possibles de la démocratie, comme les dispositifs de séparation des pouvoirs². Le moindre engouement en France pour la D.A. Il n'affecte pas le prestige de son auteur, il est élu à l'Académie française en 1841. Mais son existence est désormais dominée par l'action politique qui prolonge la réflexion sociologique chez cet aristocrate devenu démocrate par raison³.

III. LA CARRIÈRE POLITIQUE D'UN DÉMOCRATE DE « TÊTE »

Au partage patrimonial qui suivit le décès de sa mère en 1836 Alexis obtint le château familial de Tocqueville dans la Manche et c'est naturellement là qu'il entreprit de s'essayer à la chose publique conformément à la tradition familiale et à ses propres centres d'intérêt. Mais plutôt que de tenter sa chance à Cherbourg, circonscription dont dépendait le château de Tocqueville, il se présenta

à côté, à Valognes. Après un échec en 1837 il est élu député (au suffrage censitaire) en 1839 comme candidat indépendant d'opposition en ayant réussi à se débarrasser d'une étiquette d'aristocrate légitimiste, désormais erronée. À la Chambre, il siège au centre gauche tout en restant à l'écart des partis existants. Il est réélu sans difficulté en 1842 puis en 1846. Son activité de député est marquée par la rédaction de quatre rapports. Le premier défend, sans effet, l'abolition de l'esclavage (1839); le second préconise, sans plus de succès, l'emprisonnement individuel et la réduction des peines; les deux derniers consacrés à l'Algérie attestent son intérêt pour cette question qu'il considère comme la plus grande affaire que la France ait eu à accomplir depuis 1815 et le moyen de conserver le statut de grande puissance face à l'Angleterre.

Le député Tocqueville ne joue pas un rôle clé à la Chambre jusqu'en 1842, perçu comme distant, donneur de leçons et terriblement ambitieux, il est, en outre, dépourvu de qualités oratoires. Après sa réélection, il accepte de se placer dans la mouvance de la gauche dynastique, c'est-à-dire de ceux qui tout en acceptant la monarchie de Juillet veulent la rendre plus libérale, plus démocratique et moins affairiste; il espère ainsi accroître l'influence de ses idées. Au plan intérieur, il s'oppose à Guizot, chef de file des « Doctrinaires » et figure clé des gouvernements successifs, partisan d'un système politique où le pouvoir serait exercé au nom du peuple par une élite restreinte fondée sur la compétence (les « capacités ») alors que, depuis l'Amérique, Tocqueville est partisan du suffrage universel parce que « la majorité n'y est jamais douteuse » (D.A. I p. 281). Il soupçonne Guizot de chercher à détourner les Français de la politique pour les confiner à la recherche du bien-être matériel. Ce supposé antidote à la Révolution est, en même temps, source, selon Tocqueville, d'une restriction de la liberté ce que confirme le vote de différentes lois, notamment après 1846.

Par opposition à cette évolution, Tocqueville élabore en 1847 un manifeste à résonance très sociale puisqu'il propose, à côté de l'extension progressive du droit de suffrage, la gratuité de l'école, la limitation de la durée du travail, l'aide publique et la réduction des charges fiscales en faveur des plus pauvres. Qu'un libéral avance un tel programme peut étonner mais il se justifie par la prise de conscience qu'une démocratisation politique véritable (c'est-à-dire préservant la liberté) ne peut se faire sans prise en charge de la question sociale. Tocqueville sentait monter la crise résultant de la politique de Guizot⁴ et, dans

1. Cf. J.-S. Mill, *ibid.*

2. Cf. F. Mélonio, p. 62 à 65.

3. Dans un texte pour lui-même, il écrit: « J'ai pour les institutions démocratiques un goût de tête mais je suis aristocrate par instinct... », cité par J.-C. Lamberti, p. 74.

4. Dans ses *Souvenirs* (p. 21) il décrit ainsi la France: « Le pays était alors divisé en deux parts ou plutôt en deux zones inégales: dans celle d'en haut, qui seule devait contenir toute la vie politique de la nation, il ne régnait que langueur, impuissance, immobilité ennui; dans celle d'en

sa plus célèbre intervention à la Chambre, il annonce la menace révolutionnaire¹. Un mois plus tard Louis-Philippe, est emporté par l'émeute; la Seconde République est proclamée.

Tocqueville éprouvait une certaine sympathie pour les républicains modérés et décida de s'engager dans le nouveau régime. Élu à l'Assemblée constituante, au suffrage universel cette fois-ci², il est confronté en juin à un nouveau mouvement révolutionnaire d'inspiration populaire et socialiste. Il adopte une attitude de défense de l'ordre, de refus de la réduction de la journée de travail, qui semble bien éloignée des propositions de son manifeste de l'année précédente, mais, comme l'a montré à plusieurs reprises l'action politique de Tocqueville, entre deux maux, il faut choisir le moindre et, pour lui, le socialisme, matérialiste, destructeur de la propriété, étatiste, contraire aux idéaux de 89, menace mortellement la liberté.

Membre de la commission élue pour préparer une nouvelle constitution, il contribue à faire repousser l'inscription de l'obligation pour les gouvernants d'assurer un travail à chacun en soutenant qu'une telle contrainte conduisait nécessairement à l'omnipotence de l'État et au communisme³. Il milite, en s'appuyant sur l'exemple des États-Unis, pour l'existence de deux chambres issues toutes deux de la souveraineté populaire mais la traduisant de façon différente afin d'éviter la précipitation dans la législation. Il échoue dans sa défense du bicamérisme mais obtient l'élection du président de la République au suffrage universel (plutôt que par une assemblée unique qui concentrerait alors tous les pouvoirs). En décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte est élu président contre Cavaignac, soutenu par Tocqueville. Les élections législatives de mai 1849 assurent la victoire de l'ordre et sa réélection triomphale.

La constitution du gouvernement aboutit à lui confier le ministère des Affaires étrangères, domaine qui a toujours suscité son intérêt, bien qu'il eût préféré l'Instruction publique⁴. Dans le contexte du « Printemps des Peuples », le poste n'est pas facile. Le point le plus délicat était la présence d'un corps expéditionnaire français pour aider le pape chassé de Rome par les forces républicaines de

Mazzini. Cette action du gouvernement précédent visait à la fois à prévenir l'extension à l'Italie d'un mouvement jugé extrémiste et dangereux et à empêcher une intervention autrichienne favorable à la réaction. Conformément à ses principes, Tocqueville pensait arriver à la conciliation de la religion catholique et de la démocratie à travers la personne du pape qui passait alors pour un libéral. En fait, après la victoire des forces françaises, ce dernier rétablit le régime clérical. Cette affaire de Rome fut le prétexte choisi par Louis-Napoléon pour renvoyer le ministère. Tocqueville sera resté ministre cinq mois.

Son départ du ministère et des ennuis de santé conduisent Tocqueville à s'éloigner quelque peu de la politique. Il revient à l'Assemblée pour réfléchir à une modification de la constitution au printemps 1851. En effet, il apparaissait clairement que le prince-président n'avait aucunement l'intention de se retirer après son mandat, conformément au texte constitutionnel. Tocqueville qui n'a aucune sympathie pour Louis-Napoléon⁵ défend un amendement lui permettant de se représenter pour éviter un coup d'État aux conséquences qui ne peuvent être que funestes. L'amendement repoussé, faute d'une majorité suffisante, les craintes de Tocqueville se confirment le 2 décembre 1851. Se joignant aux députés protestataires, il est incarcéré jusqu'au 4. Le futur Napoléon III tentera plusieurs fois de le rallier mais l'auteur de la « Démocratie » ne lui pardonnera jamais d'avoir détruit la liberté politique.

C'est la fin d'une carrière politique non négligeable mais somme toute de second ordre qui vaut surtout par l'éclairage qu'elle apporte sur l'œuvre intellectuelle de Tocqueville, tout en faisant la part des choses entre l'adaptation réaliste aux circonstances et la défense de convictions profondes.

IV. RETOURS SUR L'HISTOIRE D'UN ANTI-BONAPARTISTE TOUCHÉ PAR LA MALADIE

Le retour à l'écriture de Tocqueville commence dès 1850 par la rédaction de ses *Souvenirs* qui portent en fait sur la Révolution de 1848 et ses prolongements. Ce témoignage a le statut ambigu d'un document écrit fourmillant d'informations diverses mais non destiné à la publication. À la fin de sa vie, Tocqueville finira par l'autoriser, mais après le retrait politique des principaux protagonistes. Ils ne seront en effet publiés qu'en 1893. Il y dénonce l'aveuglement de Guizot face à la revendication de participation et d'expression politiques et à la question sociale. Il y exprime les craintes, pour ne pas dire la

bas, la vie politique, au contraire, commençait à se manifester par des symptômes fébriles et irréguliers que l'observateur attentif pouvait aisément saisir. »

1. « Nous nous endormons à l'heure qu'il est sur un volcan » (Discours du 27 janvier 1848, *Le Moniteur Universel*, 28 janvier 1848).
2. Cette élection populaire fût une de ses plus grandes joies (A. Jardin, *ibid.*, p. 393).
3. Discours à l'Assemblée constituante, 12 septembre 1848 (*Œuvres complètes*, *ibid.*, p. 168 à 180).
4. Tocqueville est écarté au profit de Falloux qui assure le soutien du Parti catholique.

5. « Un homme extraordinaire (non par son génie mais par les circonstances qui avaient pu pousser sa médiocrité si haut) » (*Souvenirs*, p. 295).

terreur, que lui inspirent les mouvements socialistes, appuyés par la foule parisienne, tout en reconnaissant qu'ils s'inscrivent à la fois dans la logique de la naissance d'une société démocratique et dans celle d'une société industrielle. Enfin, il y porte des jugements rarement amènes sur les principaux protagonistes des événements (Louis-Philippe, Guizot, Lamartine, Thiers, Barrot, Louis-Napoléon...). L'acteur ayant témoigné, c'est à un ouvrage sur la Révolution française que le penseur va désormais consacrer son énergie intellectuelle.

L'idée que l'analyse des origines et du déroulement de la Révolution est la clé de compréhension de la société française de son époque est ancienne chez Tocqueville puisque, dès 1836, son article, « L'état social et politique de la France avant et depuis 1789 », atteste la simultanéité de ses préoccupations concernant la démocratie en référence à l'exemple américain et à l'explosion révolutionnaire propre à la France. F. Mélonio a pu dire que la « Démocratie » est l'étude synchronique du phénomène démocratique et l'« Ancien Régime » son étude diachronique (p. 124). Le projet naît lors d'un séjour à Sorrente en Italie où Tocqueville s'était rendu pour y soigner les premiers symptômes de la tuberculose. Fidèle à sa démarche, il réunit une documentation très importante au château de Tocqueville et à Paris. Il étudie les multiples ouvrages sur la Révolution parus à l'époque, il s'installe près d'un an à Tours en 1853, là il peut disposer d'archives extrêmement complètes sur la France d'Ancien Régime et des précieux conseils d'un bibliothécaire particulièrement compétent qu'il avait rencontré à Paris. Son projet s'affine. Il s'agira d'expliquer pourquoi la Révolution a eu lieu précisément en France. Pour tester ses hypothèses il entreprend une comparaison de la situation d'autres pays européens avec celle de la France d'avant 1789. Devant la difficulté de la tâche dans le cas d'une Angleterre très différente de la France à l'époque, il opte pour l'Allemagne. Pour cela, il accomplit un voyage outre-Rhin en juin 1854. Il fut interrompu par la maladie de son épouse et s'il ne lui permit pas de rassembler toutes les informations souhaitées, il confirma ses intuitions. Il consacra enfin quelque temps à étudier aux Archives nationales des documents sur les pays d'États, comme le Languedoc, qui disposaient d'une certaine autonomie et auraient pu offrir un autre avenir à la monarchie française.

Le travail de Tocqueville sur la Révolution devait couvrir toute la période, il avait notamment rédigé en 1852 deux chapitres provisoires sur le Directoire mais l'ampleur et l'intérêt des documents rassemblés sur l'état de la société d'Ancien Régime et les causes de la Révolution le conduisent à décider de publier d'abord cet important travail en renvoyant la suite à plus tard. Le titre, choisi au dernier

moment par l'éditeur, sera *L'Ancien Régime et la Révolution*. L'œuvre publiée en 1856, marie l'histoire à une réflexion d'ensemble sur la société et obtient un succès immédiat (la première édition est épuisée en deux mois) dû d'abord au contexte politique. L'ouvrage est vu comme un réveil de l'opposition, l'opinion perçoit, à juste titre, la critique du régime derrière l'analyse historique. Les orléanistes sont sensibles à la condamnation du despotisme. Les républicains, malgré des réticences, saluent l'appréciation positive de 89. Les légitimistes s'abstiennent de condamner un livre pourtant sévère pour l'Ancien Régime. Seuls, les catholiques traditionalistes et les bonapartistes se gaussent d'un succès immérité. Pourtant son analyse fait éclater le cadre simpliste des oppositions politiques cristallisées dans la première moitié du siècle. Contre les réactionnaires qui voient dans la Révolution un mal absolu, destructeur d'un ordre social multiséculaire, il montre que la France s'acheminait nécessairement vers la disparition de la société ancienne. Contre les républicains, il montre que la lumière n'a pas succédé aux ténèbres de l'Ancien Régime et que cette lumière contenait suffisamment d'obscurité pour faire tomber la France dans le césarisme napoléonien. Contre le matérialisme économique, il montre que la Révolution résulte beaucoup plus des mutations culturelles que de la misère de la population. Contre la mythologie du peuple en armes, il montre que la Révolution a d'abord été faite par des aristocrates. Bien des hérésies qui contribueront à sa mise à l'index pendant près d'un siècle. En attendant, les circonstances politiques permettent à cet exclu volontaire de trouver dans l'écriture une éclatante revanche qui compense un peu la douleur de la perte de son père et l'affaiblissement dû à la maladie.

Les dernières années de la vie de Tocqueville sont marquées par un intérêt accru pour la gestion de son patrimoine; il se complaît dans le rôle du propriétaire terrien attentif à l'amélioration des techniques agricoles, tout en cherchant à favoriser une « démocratisation » de ses relations avec des paysans encore imprégnés des rapports sociaux d'Ancien Régime¹. Au plan public, son activité se limite à la participation aux séances des académies dont il fait partie, tout au moins quand il le peut. Pressé par ses admirateurs, il entreprend la poursuite de son travail sur la Révolution. Pour cela, il se rend une dernière fois en Angleterre pour consulter les archives consacrées à cette période au British Museum. De cette dernière phase de son activité d'écrivain il ne reste que des notes qui curieusement excluent la période jacobine.

1. On rapporte que disposant à l'église du village d'un banc somptueux réservé aux châtelains, il saisit l'occasion de travaux pour le remplacer par un banc beaucoup plus modeste analogue à ceux des conseillers municipaux et placé sur le même rang (cf. F. Mélonio, p. 182 à 183).

Son activité se ralentit parce que sa vie doit s'organiser autour de sa santé. La tuberculose le contraint dès cette époque à multiplier les séjours dans des régions où le climat est plus favorable que dans le Cotentin, tout en essayant de les concilier avec son travail de documentation et d'écriture. Son état le conduit à s'interroger sur la religion mais il reste partagé entre « le désir et l'incapacité de croire¹ ». Il connaît une forte aggravation de sa maladie fin 1858 qui l'oblige à interrompre ses recherches. Il entreprend un voyage à Cannes où il meurt le 16 avril 1859 dans une quasi-indifférence en raison d'une actualité dominée par l'imminence de la guerre entre l'Autriche et le Piémont. Son corps est ramené à Tocqueville où il est inhumé dans le petit cimetière du village en présence de la foule de ses concitoyens de cette partie de la Normandie qui étaient encore peut-être un peu ses sujets.

La vie de Tocqueville n'éclaire pas son œuvre à la manière d'un processus où l'histoire individuelle à travers rencontres et actes transforme la pensée. Pour F. Furet: « Tocqueville était déjà Tocqueville à vingt ans² »; le voyage en Amérique lui-même ne constitue pas une rupture dans sa réflexion mais l'opportunité de l'enrichir et de la nuancer, bref de l'approfondir. On peut ainsi saisir son itinéraire intellectuel comme une confrontation continue de sa vie privée, de sa vie publique, de ses voyages, de ses lectures à la double question de l'égalisation des conditions et de la compatibilité entre égalité et liberté.

“Principales œuvres

Il est assez aisé de hiérarchiser l'abondante production écrite de Tocqueville: à côté de la masse de la correspondance, des notes, des discours politiques, on peut distinguer les œuvres périphériques soit par la forme (articles) soit par l'objet (biographie ou commande) et les œuvres majeures.

On retiendra dans la première catégorie « Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France » (1833 avec G. de Beaumont), les deux « Mémoires sur le paupérisme » (1835, 1837), l'article sur « L'état social et politique de la France avant et depuis 1789 » (1836, revu en 1856), les deux « Lettres sur l'Algérie » (1837), les rapports parlementaires: esclavage, prisons, Algérie (1839, 1843, 1847) et les « Souvenirs » (publiés en 1893).

Mais, bien entendu, l'apport de Tocqueville se mesure d'abord à travers ses deux (ou trois) chefs-d'œuvre que sont *De la démocratie en Amérique* tome I (1835),

De la Démocratie en Amérique tome II (1840) et *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856), ce dernier devait être prolongé par une étude sur la suite de la période révolutionnaire qui ne verra jamais le jour (il n'en reste que des notes et deux chapitres sur le Directoire); nous nous en tiendrons ici à l'analyse de ces trois livres.

I. DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE (TOME I)

La D.A. I associe une enquête sociologique à diverses sources écrites (des institutions à la philosophie politique). La première de ses deux parties, analyse les institutions politiques des États-Unis, après une présentation historique, géographique et surtout sociologique; la deuxième peut être qualifiée d'approche dynamique de la démocratie américaine: son fonctionnement est inscrit dans la société, avec ses avantages, ses risques, ses perspectives.

■ La démocratie américaine: sociologie et institutions

L'Amérique permet de vérifier une intuition de départ: le rôle majeur de l'affaiblissement des distinctions sociales dans les sociétés occidentales du XIX^e siècle; c'est là-bas que l'égalité des conditions atteint « ses limites extrêmes » et c'est à partir de celle-ci que se comprend la société nouvelle qui se met en place: elle est un « fait générateur ». Ce qui est donné à voir aux États-Unis est exemplaire pour l'Europe et notamment la France puisque le mouvement est général et inéluctable, il prend simplement des formes spécifiques dans chaque pays. Le christianisme qui postule l'égalité devant Dieu et le progrès des connaissances qui promeut l'intelligence, non la naissance, expliquent, en général, cette marche vers l'égalité; s'y ajoute en France, l'absolutisme qui a abaissé l'aristocratie et élevé, de façon concomitante, des individus issus du peuple.

Le basculement de l'ordre social est donc engagé depuis longtemps: à une société fondée sur la force et la propriété³ foncière de quelques-uns tend à se substituer une société qui devrait être fondée sur le droit de tous. Ce processus, conduisant à une société où « tous regardant la loi comme leur ouvrage, l'aimeraient et s'y soumettraient sans peine » (p. 64) s'opère en France de façon chaotique, « sauvage » (notamment à travers la tourmente révolutionnaire) si bien qu'un ordre ancien qui n'avait pas que des mauvais côtés a disparu sans qu'une organisation sociale nouvelle stable ait pu lui être substituée, suscitant ainsi les réticences de beaucoup d'esprits éclairés à l'égard de la démocratie.

1. Selon l'expression d'A. Jardin (*ibid.*, p. 484).

2. F. Furet, *ibid.*, p. 11.

3. Les termes marqués par ce symbole sont dans le glossaire spécifique.